

## Écriture, sourires et tendresse

*Neige de mai* de Claire de Lamirande, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 235 p.

*L'Intolérable Illusion d'un jardinier d'enfants* de Réal-Gabriel Bujold, Montréal, Guérin littérature, 1988, 486 p., 19,95\$.

Gabrielle Pascal

---

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1989). Compte rendu de [Écriture, sourires et tendresse / *Neige de mai* de Claire de Lamirande, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 235 p. / *L'Intolérable Illusion d'un jardinier d'enfants* de Réal-Gabriel Bujold, Montréal, Guérin littérature, 1988, 486 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (54), 25–27.

par Gabrielle Pascal

Jacques  
Folch-RibasLe silence  
ou  
le parfait bonheur

roman

ROBERT LAFFONT

catalane qu'on imaginerait assez à l'écran sous les traits de Maria Casarès à cet âge, le prouve éloquemment.

Ces éléments à toutes fins utiles indispensables à une fiction qui se veut intéressante se révéleraient néanmoins insuffisants s'ils ne se fondaient dans un style à la fois souple et efficace. Ample, musicale et pleine d'harmonieuses modulations, en même temps que sensible au silence, l'écriture s'accorde avec subtilité à la profession du héros. Pourtant, il y a un reproche qu'on a envie de faire à Folch-Ribas, non à cet égard mais concernant le dénouement : c'est d'en avoir un peu brusqué la chute. Certes, on conçoit volontiers que la fatalité surgisse brutalement et fonde sur sa malheureuse victime à la façon d'un oiseau de proie affamé, mais il eût été sans doute préférable, dans les circonstances, d'en préparer davantage les voies, de faire en sorte qu'on en pressente de plus loin l'approche. Petite réticence, hasardee avec hésitation car elle pourrait donner à penser qu'on boude son plaisir, qui en fait ne compromet nullement cette belle réussite qu'est *Le Silence ou le Parfait Bonheur*. □

# Écriture, sourires et tendresse

«Un texte littéraire est d'abord une nuit. Plus ou moins étoilée. Lentement, on se met à voir des constellations», Claire de Lamirande, *Neige de mai*.



Claire de Lamirande

**Neige de mai** de Claire de Lamirande, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 235 p.

**L'Intolérable Illusion d'un jardinier d'enfants** de Réal-Gabriel Bujold, Montréal, Guérin littérature, 1988, 486 p., 19,95\$.

En littérature et plus spécifiquement dans le roman, certains sujets semblent plus exigeants que d'autres. Parler du bonheur, par exemple, requiert une certaine grâce d'écriture. Mais, par ailleurs, la difficulté de décrire le malheur n'est-elle pas plus grande encore? Pour dire les émotions, le poète fait jaillir l'éclair entre les mots et le plaisir du lecteur est déjà au rendez-vous. Le prosateur, lui, doit ruser afin de briser l'agencement logique de la phrase pour raconter sans trop dire. S'il choisit la douleur pour sujet de son texte, il doit en effet se méfier des mots et particulièrement des explications. Car il s'agit alors pour lui

d'émuouvoir son lecteur sans troubler son plaisir. Cela représente un défi singulier, surtout lorsque le malheur évoqué est absolu et sans remède.

Cet équilibre fragile entre le récit de la souffrance et les formes qu'il emprunte est parfaitement maintenu par Claire de Lamirande tout au long de son dernier roman qui est le treizième : *Neige de mai*. Dans ce récit à la première personne, la narratrice, Rosemonde, est institutrice et mère d'un garçon de quinze ans, Jean. Dans leur vie tranquille, le drame fait irruption, un matin. Alors que l'adolescent marche dans la rue en comptant les jours qui le séparent des vacances et de la longue navigation à laquelle il va participer avec des amis, il est frappé par une camionnette dont le conducteur a eu un infarctus. La phrase qui décrit l'événement donne le ton du récit : «Le chauffeur a perdu le contrôle et la camionnette a fauché le marin» (p. 9). Pas d'exclamations, pas d'imprécations, mais un constat qui oppose sa sobriété à la folie du destin, avec cette touche de tendresse poétique qui fait un marin à jamais de celui qui ne naviguera plus que dans son lit, vaisseau échoué dans les marécages de la souffrance incurable.

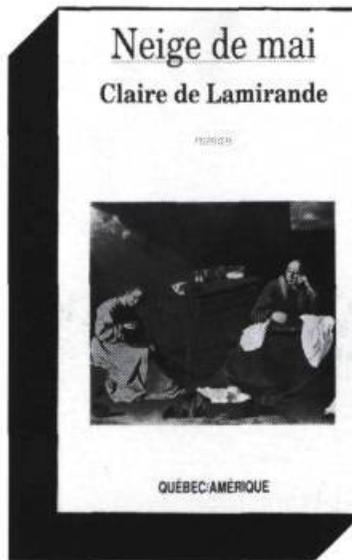
Mot à mot, le récit s'édifie avec subtilité et force contre la tragédie quotidienne introduite par l'accident dans l'existence de la narratrice. Pour apaiser son fils qui la supplie de ne pas pleurer, la narratrice passe un contrat avec elle-même, celui-là justement que la romancière passe avec ses lecteurs en ce qui concerne l'esthétique de son texte : elle ne cédera pas aux larmes. Pour cela, elle cherche l'aide d'un sourire qui lui tient lieu à la fois d'arme et de bouclier, pré-

voyant ainsi sa faiblesse pour n'avoir pas à subir ses attaques : « Sourire, parce que le sourire est d'abord une décision » (p. 82). Cela lui permet d'établir avec nous une complicité quand elle dit par exemple : « J'ai mon sourire. Il tient toujours » (p. 62). Dans une inversion très expressive et riche de sens, ce sourire-décision devient la métamorphose du chagrin qu'il dissimule.

Ayant résolu le problème du visage à offrir, Rosemonde affronte la question du discours à tenir à celui qu'un déchirement de l'épine dorsale condamne à des douleurs sans remèdes. Pour cela, elle appelle à son aide les mots, tous les mots. Lectrice infatigable, elle convie toute l'histoire maritime du monde au chevet du « marin » et à cette parole écrite elle ajoute la sienne en introduisant la fantaisie de ses commentaires dans l'ordonnance livresque. Les mots parviennent parfois à bercer le malade jusqu'à l'endormir. Ce sont là des victoires qui apportent à Rosemonde un bref et intense bonheur.

À se servir ainsi des mots dans son combat quotidien contre le désespoir, la narratrice découvre qu'ils ne sont pas nécessairement de tout repos. Il leur arrive en effet de briser net les illusions de la volonté. Par exemple, en se servant d'un onguent, Rosemonde se rappelle qu'il sert à éviter « les plaies de lit » et elle constate que « ce vocabulaire est terrible » (p. 59). D'autres fois, elle est frappée par la cruauté des proverbes, aiguisés comme des couperets. Par ailleurs, la tante Lucie, qui garde Jean pendant que sa mère enseigne et essaie d'exorciser sa terreur en récitant des prières, le blesse ainsi sans le savoir et, quand elle part, « Jean se sent roué de mots » (p. 177). Quand, à peine audibles, les mots transmettent la douleur du malade qui, vaincu, se lamente, la narratrice procède à une autre métamorphose : « Moi, j'ai décidé de considérer toutes les lamentations comme des chants » (p. 94). Ces recours à l'illusion viennent exprimer la souffrance de Rosemonde avec beaucoup plus de force qu'un aveu.

La narratrice raconte comment le malheur qui s'installe à demeure dans la vie de quelqu'un engendre chez les autres un malaise. Par touches légères et sûres, elle décrit la compassion vite épuisée, la pitié distraite et l'indifférence teintée d'un vague ressentiment. Entre deux lectures sur l'Empire romain, Rosemonde se souvient que la mort a rôdé très



tôt autour d'elle et, pour se protéger de ces souvenirs tragiques, elle confie qu'elle utilise des mots destinés à apprivoiser le chagrin : « Ce besoin que j'ai de m'ouvrir des phrases-parapluies pour tenir l'équilibre » (p. 115). Ainsi, exploitant avec art la double vertu des mots, elle raconte et tait la douleur, la peur, le désespoir.

La quête de Dieu parcourt le roman comme un fil conducteur. L'innocence du coupable qui a brisé la colonne vertébrale et la vie de Jean ferme toute issue à la colère et fait rebondir la révolte sur Celui qui n'a rien empêché. Pourtant, une nuit de printemps, marquée par une exceptionnelle « neige de mai », Rosemonde croit bien avoir entendu une Voix secourable.

Sur la route, là où l'avenir est mort, il ressuscite. À l'occasion d'un heurt de pare-chocs, Normand Benoit surgit, l'homme avec qui renaît l'espoir. La narratrice dit de lui : « Il sourit. On jurerait qu'il sourit vraiment, qu'il ne fait pas semblant » (p. 109). En la prenant dans ses bras sur le tapis du petit salon, il comble le corps et l'âme de la *mater dolorosa*. Ce passage sans transition du rien au tout peut surprendre, mais en fait il renvoie, dans un parallèle inverse et d'autant plus éloquent, au drame qui ouvre le récit.

Il s'agit, on le voit, d'un sujet-limite offrant au récit une voie étroite. Le romanesque en souffre mais le travail de l'écriture y supplée en ouvrant des horizons symboliques. En multipliant les mises en abyme, les échos structurels et thématiques, Lamirande crée un texte particulièrement signifiant.

L'esthétique de la litote à laquelle elle donne une forme moderne suggère une apparente insensibilité. Il ne faut cependant pas s'y tromper : Rosemonde n'est pas plus froide que la Princesse de Clèves. Dans son discours sur les mots qui apparaît comme le second sujet de ce roman, la narratrice définit ainsi le mystère de la lecture : « Un texte littéraire est d'abord une nuit. Plus ou moins étoilée. Lentement, on se met à voir des constellations » (p. 227). N'est-ce pas ce que nous ressentons tous au seuil d'un roman? Dans le cas de *Neige de mai*, le style de Lamirande, tout comme la nuit de son héroïne, est parcouru d'aurores boréales.

\* \* \*

Le septième roman de Réal-Gabriel Bujold *L'Intolérable Illusion d'un jardinier d'enfants*, est aussi un récit à la première personne. Le romancier se confond avec le narrateur en dédiant son livre à l'école où son héros finit par enseigner. Ils ont d'ailleurs beaucoup en commun, d'abord leur origine gaspésienne, puis certains projets, comme celui d'un *Almanach littéraire gaspésien*, dont parle le narrateur et que Bujold a publié l'année dernière. Il s'agit donc d'une fiction à tonalité autobiographique.

Avec une tendresse bavarde et rieuse, Gildor Larochelle, trente-six ans, raconte son expérience comme jardinier d'enfants « seul et téméraire dans un monde exclusivement réservé aux femmes » (p. 15). Qu'on se rassure, dans ce gynécée, il ne trouve qu'encouragement et encensement. Et c'est de sa faute si son rêve le porte au-delà de ce terrain conquis, vers Michèle Gagnon, l'épouse d'un avocat et la mère d'une de ses élèves. Le problème de Gildor, c'est d'abord d'aimer toutes les femmes, les pulpeuses, les gracieuses et les tendres, avec un faible pour ces dernières. Cela nous vaut des réflexions sur son mariage avec Dominique qui est institutrice dans la même école que lui et dont le défaut principal — à part de beaucoup fumer — est d'être sans mystère. Il ne déteste pas l'avoir sous la main, cependant, mais comment recharger les batteries du rêve et s'entendre avec une femme Gémeaux quand on est né Poisson? Gildor pose la question sans y répondre, mais sur le chemin de ses interrogations, il nous entraîne dans ses aventures en faisant alterner le rire et les larmes.

Ce roman présente une forme hybride : autour du récit lyrique d'un amour malheureux se développe la chronique réaliste et pittoresque d'une école et de sa communauté, qui tient parfois du reportage. Le style épouse ces deux projets, tantôt poétique, tantôt réaliste. Ce mélange, théoriquement audacieux, ne dérange pas la lecture, car on accepte d'entrée de jeu que ce roman à la première personne reproduise ces états d'âme complémentaires que sont le rêve et l'action.

Gildor parle beaucoup de ces enfants de sa vie, car il les aime tous, les joufflus, les sages et les tristes, avec un faible pour ces derniers. Avec eux, il se sent «jardinier des cœurs» (p. 38) car sa fillette de sept ans — dont la naissance a été trop difficile pour laisser espérer un second enfant — ne comble pas son instinct paternel. Dans les familles monoparentales de ses élèves, il trouve un rôle à sa mesure et découvre des problèmes qui confinent parfois au fait divers. Idéaliste, il voudrait adopter Didier que ses parents, séparés, veulent placer dans un centre d'accueil; généreux, il essaie de nourrir Robin Després dont la mère n'a jamais de quoi remplir son frigidaire; intuitif, il sent bien que c'est à la maison que certaines fillettes affrontent le maniaque sexuel contre lequel on les met en garde dans leurs trajets quotidiens. Sur la route, le danger rôde aussi, entre autres sous la forme de «chauffards guillerets pleins comme des bombes» (p. 85).

À force de vouloir rendre service, Gildor se fait bien entendu des ennemis, moins qu'il ne croit, mais assez pour troubler sa vie quotidienne. Il est même attaqué sur la route par de mystérieux motards. Pour changer de décor, il lui arrive de retourner dans sa Gaspésie na-



taie. Ce pays, il l'aime au passé à travers ses souvenirs d'enfance, à travers Rosanna sa seconde mère et aussi un premier amour qu'il n'a pas su garder. Il l'aime au présent dans le parfum des framboises mûres et la compagnie des goélands. Grâce à la Loi 101, il parvient même à l'aimer au futur. Muni d'un projet de recherche et d'une bourse, il part enquêter sur les origines des Guernesiais venus s'installer en Gaspésie. (En cela, Gildor Larochelle et Réal-Gabriel Bujold ne font qu'un. On peut lire le résultat de cette recherche dans la revue *Gaspésie*.) Profitant de ce voyage pour traverser bravement la France, Gildor découvre en Provence un tempérament en harmonie avec son âme de troubadour et se trouve un second père. Ayant rendu à des inconnus quelques services décisifs qui ne lui suscitent pas trop d'ennuis, il rentre au Québec et retrouve chez lui tous les problèmes qu'il y avait laissés, en particulier cette hantise d'être

«le seul homme en état de choc amoureux» (p. 156). La femme de sa vie se dérochant une fois de plus, il trouve à la vie de famille de nouveaux charmes et décide de changer d'école.

Il s'agit bien là d'une sorte de roman d'apprentissage. Mais le héros, refusant toute norme, n'accepte pour guides que la sagesse sentimentale des chansonnettes et les effluves des parfums de femme. C'est pour cela, peut-être, que cette éducation sentimentale tardive se termine sans trop d'amertume. Fidèle à son rêve, Gildor ne devient raisonnable que pour assurer sa survie et confie ainsi l'effet sur lui de l'expérience : «Je m'accroche à une forme de prudence qui s'est farouchement installée en moi» (p. 85).

Cette chronique de notre temps vu d'une fenêtre d'école gagne en charme ce qu'elle perd en rigueur. La prose de Bujold flirte avec la poésie et sa passion des mots donne à son style les rebondissements qui manquent à son intrigue. C'est la caractéristique d'un récit très proche de l'autobiographie. On se dit aussi que ce gros roman aurait pu être raccourci mais où couper dans ce texte sans perdre les épithètes colorés qui y voltigent avec ivresse et, le plus souvent, avec bonheur? Sans doute la litote n'est-elle pas la vocation de Bujold, romancier-poète moins naïf qu'il ne veut paraître. □

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

### *Lettres québécoises ?*

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

*Lettres québécoises*,  
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,  
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

### ABONNEMENT

Nom .....

Adresse .....

.....

à commencer avec le numéro .....

Canada	\$12.00
USA	\$12.00 (U.S.c.)
Europe	\$18.00
Institutions	\$15.00
De soutien	\$30.00